

RELIGION ET PATRIE—1842-1892

Sur l'Album de Mme J. A. Maillois

En l'an quarante-deux de ce siècle, un jeune homme,
Prêt à verser son sang pour l'Eglise de Rome,
Se vouait à l'apostolat ;
Sa grande humilité, ses vertus, sa science
Et son profond esprit le désignaient d'avance
Au poste de l'épiscopat.

Disciple du prélat à la noble origine
Qui répandit à flot la lumière divine
Dans les âmes de nos aïeux,
Le jeune abbé suivit du grand Laval l'exemple :
Les fils du même peuple et le même vieux temple
Diront sa gloire avec les cieux !

L'on devine le nom de ce jeune Moïse
Que Léon treize a fait prince de notre Eglise,
L'illustre Elzéar Taschereau.
Le cœur de cet apôtre aimant toutes les races
Saignait en entendant proférer des menaces
Contre les siens et leur drapeau.

Le peuple canadien, sur les bords de ce fleuve,
Venait de retremper dans une longue épreuve
Son patriotisme et sa foi ;
Il sentait le besoin d'affirmer la croyance
Qu'il avait conservée au prix de sa vaillance
Sous la tutelle de la loi.

Voulant garder toujours sa langue et ses usages,
Ils inspirèrent l'idée à ses fils les plus sages
De former un cercle nombreux ;
Et Saint-Roch, ce berceau de notre colonie,
Fut le centre où parut l'aurole bénie
De notre patron glorieux ! (*)

Honneur à toi Saint-Roch, d'avoir été le siège
De ce cercle puissant que l'Eglise protège
Et comble de mille bienfaits !
Ce grain de sénevé, symbole d'espérance,
A produit sur le sol de la Nouvelle-France
Des fruits de bonheur et de paix.

* *

Longtemps les fondateurs de la Saint-Jean-Baptiste,
Phalange de tribuns formés à l'improviste,
Eurent à défendre leurs droits ;
Mais les sages discours qui tombaient de leurs lèvres
Dissipèrent bientôt les esprits fiévreux
Qui brûlaient des esprits étroits....

Puis, spectacle admirable, un jour le fanatisme
Enfin c-à la place au vrai patriotisme
Qui doit régner dans tous les cœurs.
Et lorsque s'élevait l'aube de notre fête,
Dans nos rangs l'on voyait, oubliant la conquête,
Les vaincus aux bras des vainqueurs !

A l'angelus du soir, ils s'assemblaient à table
Pour vider des p'aisirs la coupe délectable,
Aux sons du cuivre et des tambours ;
Et ces joyeux refrains, patriotique antienne,
O God save the Queen, Vive la Canadienne !
Alternaient avec les discours.

Et la Saint-Jean-Baptiste a grandi sous l'égide
De notre cardinal qui l'assiste et la guide
Da s ses projets et ses travaux ;
Il sait qu'elle est fidèle à sa fièle devise :
" Religion, patrie," et de plus qu'elle vise
A nous rendre heureux et loyaux !

Cinquante ans ont passé depuis l'heure première
Où Martial Barty, sous la même bannière,
Groupait les Canadiens-Français !
Cinquante ans ont passé sur cette humble province
Depuis le jour célèbre où notre éminent prince
Quittait le monde et ses attraites !

Le premier nous a fait aimer notre patrie
Et vénérer par là la mémoire chérie
Des morts qui furent nos soutiens ;
Le second nous a fait aimer les deux ensemble :
L'éphémère patrie et l'autre où Dieu rassemble
Les vrais patriotes chrétiens !

Allons, peuple, debout ! que de tous les villages
Tes enfants viennent rendre au prince leurs hommages
Et le tribut de leur amour !
Qu'ils viennent donc serrer leurs rangs qui s'éclaircissent
Autour du vieux drapeau dont les plis s'élargissent
Pour les abriter en ce jour !

J. B. Caouette

Président de la Société
Québec, 22 août 1892. St-Jean-Baptiste, Québec.

(*) L'on me fait remarquer que la société Saint-Jean-Baptiste de Montréal est plus ancienne que celle de Québec. C'est vrai. Fondée en 1834 par Ludger Duvernay, la société Saint-Jean-Baptiste de Montréal a célébré ses noces d'or le 24 juin 1884.

LA VISION DES BERGERS



Sur les collines des environs de Bethléem, de nombreux troupeaux bondissaient sur les vertes prairies et le gazon odoriférant de mille parfums exquis ; le bèlement des brebis s'unissant aux chants des bergers et aux sons des flûtes harmonieuses, formaient une mélodie rustique, agréable autant qu'originale.

Le jour naissant colorait le ciel de mille feux, et la rosée du matin étincelait sur le brin d'herbe des couleurs de l'arc-en-ciel, comme de nombreux diamants dans un érin de velours vert.

Les bergers vigilants regagnèrent leur logis avec leurs troupeaux, qui auraient pu être incommodés par la chaleur du jour.

Parmi ces descendants d'Abraham, humbles pasteurs, était un jeune homme qui, sous des dehors modestes, cachait une grande vertu, une foi sincère et vive en la loi de Moïse et des prophètes, et un amour profond et respectueux pour son père, Melchisédech, pauvre vieillard aveugle et infirme, cloué sur un lit de douleur depuis de longs jours.

Elzéar, c'était le nom du jeune adolescent, ayant amené ses brebis au bercail, courut auprès de son père, et, après l'avoir embrassé avec affection, lui tint le langage suivant :

— Ah ! cher père, comme j'ai regretté l'autre nuit, votre douloureuse infirmité, de quel bonheur Jehovah a privé son serviteur en vous enlevant la vue ! Jamais vous ne pourrez comprendre la beauté du bel enfant et de sa tendre mère que j'ai eu la joie d'admirer et d'adorer, l'autre soir, comme j'ai commencé à vous le dire hier matin.

— Parle-moi, mon fils, de cet heureux instant où tu as pu voir le Messie que nos prophètes ont annoncé, que nos patriarches ont désiré et que le genre humain a attendu depuis quatre mille ans ! Raconte-moi ce que tu as vu, ce que tu as entendu, afin que je me console de ma douloureuse infirmité qui me privera de la vue de ce roi des Juifs que désire mon cœur et que j'aime de toute mon âme.

Elzéar, ne se fit point prier, tant cette vision avait été heureuse pour lui, tant il s'était senti rempli d'amour, de tendresse et d'affection pour ce Divin Enfant qu'il avait vu de ses yeux, et serré sur son cœur. Il commença ainsi son récit.

— C'était minuit, l'obscurité aurait été grande sans la multitude innombrable des étoiles brillant au firmament comme des milliers de feux de réjouissance, et sans la lune qui dardait, sur nous et nos troupeaux, ses pâles rayons. Les agneaux bondissaient dans les gras pâturages où leurs mères brouaient en silence les herbes et les fleurs odoriférantes. Nous, les bergers, nous chantions les saints cantiques du Seigneur, nos voix étaient accompagnées des sons doux et harmonieux que nos compagnons tiraient de leur flûte.

— Tout à coup, une lumière éblouissante, plus étincelante que les plus purs rayons du soleil, paraît sur la montagne et un concert de voix mélodieuses retentit à nos oreilles charmées, elles chantaient un glorieux cantique commençant ainsi : *Gloria in excelsis Deo*. Nos chants cessèrent aussitôt, nos flûtes ne firent plus aucun bruit ; nous écoutions cette douce musique céleste, ces chants suaves, nous aurions voulu qu'ils ne cessent jamais tant nos cœurs étaient charmés, tant notre bonheur était parfait. Mais cette musique n'est point faite pour les oreilles mortelles et pour des hommes pécheurs et injustes ; Dieu et ses élus seuls peuvent entendre de si beaux chants éternellement. Les voix ne furent plus perceptibles pour nous ; la mélodie cessa et une troupe de jeunes et beaux adolescents, à la démarche à la fois grande, fière, terrible et douce, se montrèrent à nous et nous annonçèrent l'heureuse nouvelle :

— Le Messie est venu sur la terre ; descendez jusqu'à Bethléem ; vous verrez, dans une étable, un enfant couché dans une crèche, enveloppé de langes et grelottant de froid sur un peu de paille ; adorez-le, car c'est le Fils du Très-Haut, c'est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; c'est Lui qui, quittant le sein fécond et majestueux du Tout-Puissant, est descendu sur la terre, pour sauver

les hommes de la domination de l'esprit impur, et mériter la gloire et le bonheur éternels à tous les mortels de bonne volonté. Allez, bergers, accourez à Bethléem, adorez le Divin Enfant, Celui qui vient vous sauver, Celui qui est le Roi du ciel et de la terre.

— La troupe disparut, s'éleva vers le firmament azuré, et la mélodie et les chants célestes se firent encore entendre, le *Gloria in excelsis Deo*, et in terra pax hominibus bonae voluntatis nous charma encore ; puis tout disparut dans l'immensité du ciel sans fin.

— Comme les anges nous l'avaient dit, nous courûmes à la ville, nous entrâmes dans l'étable ; dans la crèche était un petit enfant beau, beaucoup plus beau que le soleil et que le jour, d'une beauté céleste et divine ; la douceur et l'amour étaient peints sur son riant visage ; à ses côtés étaient sa tendre mère. Je m'inclinai devant ce Roi Divin, devant ce Messie fait petit pour nous, fait pauvre par amour, fait petit enfant par sublime charité ; après avoir prié avec toute la ferveur dont mon âme était capable ; je m'approchai de la crèche et baisai l'Enfant en le serrant sur mon cœur ; j'éprouvai aussitôt en mon être un bonheur inexprimable, une satisfaction indescriptible, tant elle était douce et me rendait divinement heureux.

— O père ! jamais je ne n'ai pleuré, comme en cette nuit, votre infirmité ; jamais je ne pourrai vous dire tout ce que j'ai ressenti d'amour, d'affection, de tendresse pour ce petit enfant grelottant, et n'étant réchauffé que par l'haleine d'un bœuf et d'un âne et par la tendresse du cœur maternel. Ah ! mon père, comme je regrette la privation dont vous a affligé notre grand Jehovah !

Ainsi parla Elzéar. Mais il ne sera pas dit que le père d'un si digne fils sera plus longtemps malheureux.

Elzéar s'étant agenouillé pria le Divin Enfant qu'il avait serré dans ses bras, et son père se joignit à lui. Leur prière fut ardente et exaucée ; car, lorsqu'ils l'eurent finie, le père embrassa son fils en pleurant et en disant :

— Mon fils, mon Elzéar, je te vois, je vois tout, je rends grâce au Très-Haut, je ne souffre plus !

Ils versèrent des larmes de bonheur et de joie, et leur reconnaissance s'éleva vers le ciel dans le cantique des élus : *Gloria in excelsis Deo*.

Paul Calmet.

Armissan (France), 1892.

NOS GRAVURES

LES MOULINS A PAPIER BUNTIN, A SALABERRY DE VALLEYFIELD

LE MONDE ILLUSTRÉ a consacré, naguère, plusieurs colonnes à faire connaître cette jolie petite ville de la province de Québec, à parler de ses progrès passés et de ses riches perspectives pour l'avenir. C'est pour compléter ces notions que nous reproduisons aujourd'hui l'une des principales usines de son industrie. Les moulins à papier Buntin, vastes et fort bien outillés, sont capables d'une énorme production, et font une loyale mais sérieuse concurrence, dont le commerce a tout le profit, aux moulins Rolland, à Saint-Jérôme, lesquels nous avons illustrés aussi.

Ils subissent actuellement des réparations et perfectionnements qui vont augmenter de beaucoup leur importance.

LA GRÈVE DE BUFFALO

Les aiguilleurs des chemins de fer rayonnant autour de Buffalo, le *Erie*, le *Lehigh Valley* et autres, y sont allés, à leur tour, de leur petite grève. Au nombre de quatre cents ils laissaient l'ouvrage, le dimanche matin 14 août dernier. La grève avait été ordonnée, pour protester contre la journée de douze heures, par le grand maître Sweeny, de l'Union des aiguilleurs, et au signal du départ, un unioniste, un seul, est resté fidèle au poste.